



**HAL**  
open science

## Des sociologues à l'épreuve de la médiation scientifique : du doute à la réflexivité

Matthieu Demory, Arthur Imbert

### ► To cite this version:

Matthieu Demory, Arthur Imbert. Des sociologues à l'épreuve de la médiation scientifique : du doute à la réflexivité. *Esprit Critique : Revue Internationale de Sociologie et de Sciences sociales*, 2020, 30 (1), pp.248-269. halshs-03001204

**HAL Id: halshs-03001204**

**<https://shs.hal.science/halshs-03001204>**

Submitted on 12 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## **Des sociologues à l'épreuve de la médiation scientifique : du doute à la réflexivité**

Matthieu Demory, doctorant, Aix-Marseille Univ., CNRS, LAMES, Aix-en-Provence  
Arthur Imbert, doctorant, Aix-Marseille Univ., CNRS, LEST, Aix-en-Provence

### **Résumé**

Dans cet article, deux jeunes sociologues explorent le modèle institutionnel de la médiation scientifique et sa relative inadéquation avec leur discipline. Leurs pratiques en la matière ont généré des doutes quant à la place de la sociologie dans le champ, mais leur ont permis de faire acte de réflexivité en renforçant leur connaissance épistémologique des sciences sociales. Cette situation particulière les a finalement invités à proposer des propositions d'amélioration de la pratique de médiation scientifique en sociologie.

**Mots-clés** : Médiation scientifique - Épistémocentrisme - Sciences - Disciplines - Doute

## Introduction

« Science ou non ? Si oui, comme les autres ou pas ? Et si elle relevait d'une autre forme de mise en œuvre de l'esprit scientifique que celle qu'illustrent les sciences de la nature, la sociologie se trouverait-elle, seule de son espèce, assise à son banc d'exception ? Ce serait vite un banc d'infamie où viendraient la rejoindre toutes les sciences historiques qui ne doivent d'engendrer leurs généralités qu'à ce qu'il faut bien appeler un raisonnement sociologique. Et si, à l'examen des démarches d'une analyse sociologique, on devait admettre des différences avec les sciences installées, de quelles formes du raisonnement ou de l'observation scientifique, depuis longtemps identifiées par les épistémologues, l'observation et le raisonnement sociologiques diffèrent-ils ? » (Passeron, 2006, p. 27)

Questionner le caractère scientifique de la sociologie est une pratique aussi ancienne que la discipline elle-même. Depuis la quête scientiste d'Auguste Comte, les sociologues n'ont eu de cesse de s'interroger sur « ce qu'ils font ». La sociologie :

« [...] veut être une science particulière et, en même temps, analyser et comprendre l'ensemble de la société. C'est de la jonction entre ces deux intentions que résultent les doutes des sociologues eux-mêmes, les conflits des doctrines sociologiques, et aussi l'intérêt de la réflexion philosophique sur la sociologie » (Aron, 1986, p. 16).

Les questionnements sur le caractère scientifique de la sociologie reposent autant, à l'intérieur du champ sur des remises en cause méthodologique<sup>1</sup>, qu'à l'extérieur sur le déficit supposé de scientificité<sup>2</sup>. La sociologie, « suspecte *a priori* » (Jurdant, 2009, p. 155), systématiquement remise en question, provoque du doute et de la méfiance chez ses profanes autant que chez ses initiés.

La médiation scientifique constitue l'un de ces espaces de confrontations entre sociologues, professionnels du champ et le grand public. Elle est révélatrice, voire amplificatrice, de cette « auto-interrogation » (Aron, 1986, p. 13) permanente des sociologues.

La médiation scientifique est un ensemble de pratiques ayant pour but de mettre en relation des chercheurs et des chercheuses avec ce qu'il est d'usage d'appeler « le grand public », autrement dit le public non-universitaire. Le terme de « médiation scientifique » est en quelque sorte un abus de langage restrictif puisqu'en réalité ce sont toutes les disciplines universitaires revendiquant ou non un caractère scientifique, qui sont concernées.

Depuis une quinzaine d'années, des services dédiés ont vu le jour dans plusieurs universités françaises. Cette mission fait désormais partie du cahier des charges de nombreux appels d'offres en matière de recherche<sup>3</sup>. La médiation scientifique aussi appelée « Culture scientifique et technique » (CST) se divise en deux grands axes, définis par le type de public. D'un côté les médiateurs et médiatrices proposent des « rencontres » avec des publics scolaires à l'université, dans les établissements ou dans des lieux illustrant la culture

---

<sup>1</sup> Gérald Bronner et Étienne Géhin, *Le danger sociologique*, Paris, PUF, 2017.

<sup>2</sup> Songeons aux attaques répétées de responsables politiques français sur la prétendue « culture de l'excuse ».

<sup>3</sup> A l'instar des appels à projets d'Human Resources Strategy For Researchers (HRS4R) ou encore ceux de l'Agence nationale de la recherche (ANR).

scientifique (laboratoires, bibliothèques, musées ...). Le second axe est celui du « grand public » passant par l'organisation d'évènements dans des lieux publics et ouverts à tous tels que « la Nuit européenne des chercheurs », « la Fête de la science », « le Souk des sciences », « Ma Thèse en 180 secondes » ...

La présente contribution n'est pas à proprement parler le résultat d'une enquête, elle est le fruit d'échanges et de réflexions entre sociologues ayant participé à des démarches de médiation scientifique. Dans les faits, nous avons participé à plusieurs actions de médiation scientifique depuis septembre 2018, à l'occasion de nos deux premières années de thèse. Plus précisément, l'un des auteurs a effectué une mission d'un an au sein de la cellule de culture scientifique de notre université et a été le premier sociologue à occuper ce poste depuis sa création. Dans ce cadre, il a créé et mis en œuvre des ateliers de médiation scientifique pour des publics scolaires, dans les locaux de la cellule et hors les murs. Il a également participé à l'organisation d'un événement « grand public », « la Nuit européenne des chercheurs ». Le second auteur, quant à lui, a réalisé plusieurs missions ponctuelles de médiation, avec ou sans la cellule de culture scientifique, à destination d'un public scolaire et du « grand public », à trois reprises. Il a par ailleurs participé à l'organisation d'un autre événement « grand public », « 13 minutes jeunes chercheurs », à l'occasion duquel il a suivi une intervenante sociologue, Juliette. La présente contribution est donc le produit d'un travail réflexif d'échanges entre sociologues sur leur pratique de médiation scientifique.

« "A tout prix", on tente de répandre les sciences, d'informer le public, de diffuser la "culture scientifique" » (Bensaude-Vincent, 1993).

Inscrite dans un processus de démocratisation des savoirs, la médiation scientifique devient, peu à peu, un élément constitutif des carrières universitaires (Boltanski et Maldidier, 1970). Mais le modèle actuel de la médiation scientifique, largement inspiré des sciences expérimentales et poppériennes, est-il adapté dans les faits à l'épistémologie non-expérimentale et non-poppérienne de la sociologie ? Dans quelles mesures des actes de médiation scientifiques peuvent-ils se traduire en épreuves de doute puis de réflexivité ? Comment alors, envisager une médiation scientifique qui soit apte à rendre compte de la démarche sociologique ? Voilà l'ambition du présent papier : apporter un regard réflexif sur la sociologie au prisme du processus de médiation scientifique. Douter de sa science n'est pas l'apanage des sociologues, nous souhaitons toutefois souligner la manière dont nos expériences de la médiation scientifique nous ont fait prendre du recul sur notre discipline et nos pratiques de recherche, alors même qu'en tant que sociologues, nous nous interrogeons déjà considérablement sur la scientificité de notre travail. La continuité du doute scientifique se matérialise alors, en acte, par les tensions que nous avons éprouvées entre la sociologie et le modèle de référence de la médiation scientifique.

Dans un premier temps, nous appellerons « science », les disciplines académiques qui se réclament d'une démarche scientifique et qui sont reconnues, au moins partiellement, comme telle dans le champ de la recherche. Ce positionnement implique que la frontière du domaine des sciences est l'objet d'un travail historique. Notre travail montrera comment la pratique de la médiation scientifique par les sociologues constitue un travail des frontières entre les disciplines qualifiées de sciences et celles qui ne le sont pas (Gieryn, 1983).

Nous examinerons tout d'abord la relative inadéquation de la discipline sociologique avec le modèle institutionnel de la médiation construit autour de la pratique expérimentale. Nous analyserons ensuite les enseignements épistémologiques, fruits de cet écart vécu par les

jeunes chercheurs que nous sommes. Finalement, nous tenterons de dépasser ces difficultés, ces doutes éprouvés, en proposant des perspectives de médiation de la sociologie telle que nous la pratiquons.

## Des sociologues en tension

### La difficile mise en forme de la médiation sociologique

Longtemps nommée « vulgarisation scientifique », ce procédé trouve son origine dans la diffusion de la science auprès du *vulgus*, de la foule, du peuple (Jeanneret, 1994, p. 11-20). Héritière des cabinets de curiosité de l'époque moderne, elle est un champ qui a dans un premier temps fait la part belle à la physique, à la biologie (Rasse, 2001). La médiation scientifique s'est construite autour du modèle des sciences expérimentales, alors même que la sociologie en était encore à ses premiers balbutiements. L'importance de ces disciplines dans les musées dédiés à la démonstration et à la « science » en est un témoin parmi d'autres (Le Marec, 2017).

Les pratiques de médiation scientifique auxquelles nous avons été confrontés sont le produit de cette histoire. La matrice des différentes actions pédagogiques de Culture scientifique et technique est celle des protocoles des disciplines expérimentales. Par exemple, le service de CST avec lequel nous avons travaillé propose un atelier nommé « Dans la peau d'un chercheur ». Sa description traduit un certain nombre de présupposé contestables :

« Dans cet atelier, les élèves s'interrogent sur ce qu'ils considèrent scientifique ou non-scientifique. Ils découvrent les étapes de la démarche scientifique et se glissent dans la peau de chercheurs. Par équipe, ils construisent et mettent en place un protocole de recherche autour du sens du toucher. Le partage des résultats et leur discussion critique permettent aux élèves d'appréhender les limites de la méthode scientifique<sup>4</sup> ».

Dans les faits, les élèves sont invités à enfiler une blouse blanche, à construire des hypothèses, faire une expérience et produire un résultat. Cet atelier est pris en charge exclusivement par des doctorants en science expérimentale qui l'adaptent à leur champ disciplinaire (biologie, physique...). Cet atelier est l'un des plus demandés par les établissements scolaires. Il témoigne de plusieurs impensés. Ce n'est pas n'importe quel type de recherche scientifique qui est mis en exergue ici, puisque ce sont exclusivement des scientifiques en blouse blanche qui prennent en charge cet atelier. Ce type d'atelier alimente l'idée que la science est forcément expérimentale et exclu de fait les sciences s'appuyant sur l'enquête. C'est donc face à ce modèle, largement inspiré des sciences expérimentales que nous avons dû construire des démarches de médiation sociologique, engendrant des difficultés pour nous ainsi que des incompréhensions pour le public et les professionnels du secteur.

Dans un projet intitulé « Chercheurs et chercheuses en classe », les doctorants issus de toutes disciplines sont invités par les médiatrices à créer une présentation d'une heure. Ils et elles doivent exposer leur parcours, leur sujet de recherche et faire réaliser une

---

<sup>4</sup>Site web d'Aix-Marseille Université, description du programme « Dans la peau d'un chercheur », URL : <https://www.univ-amu.fr/fr/public/dans-la-peau-dun-chercheur> (consulté le mercredi 13 mai 2020).

expérience aux élèves. Celle-ci dans le protocole présenté ici ne semble pas impliquée strictement dans une démarche de démonstration scientifique. En réalité, elle a la fonction latente de rendre spectaculaire la médiation scientifique (Aron et Ioannidou, 2017 ; Raichvarg et Jacques, 2003). Son objectif est de rendre agréable la rencontre avec le monde de la recherche qui, dans les représentations de sens commun peut paraître aride, ennuyeux ou rappeler des difficultés scolaires.

L'injonction à la réalisation d'une expérience nous fait éprouver une carence en termes de médiation. En effet, l'expérience ne fait partie ni de notre raisonnement ni de notre savoir-faire. La démarche scientifique en sciences sociales repose sur le principe de l'enquête, la réalisation d'expériences sociales est laissée aux psychologues sociaux ou à la sociologie clinique. Ce décalage est d'autant plus saillant quand le sociologue travaille aux côtés de scientifiques de disciplines expérimentales :

« Avec trois autres doctorants, en biologie et physique, on accueillait une classe de troisième du collège I., pour un projet de "recherche" sur cinq séances. Lors d'une réunion de préparation, Cécile, médiatrice scientifique, nous dit "bon et la troisième séance c'est le moment des expés". Je me mets à rire, Ludivine, une autre médiatrice, lui lance un regard en me désignant. Cécile dit alors "Ah oui, bon bah pour toi on trouvera un truc, tu peux pas leur faire faire une petite enquête ?", ce à quoi je réponds : "Non une enquête en 1h30 ça me semble difficile, c'est à peine le temps qu'il faut pour mener des entretiens" » (Extrait de retour d'expériences).

Dans cette situation, tous les doctorants impliqués dans ce projet sont dans la même situation, ils et elles doivent traiter de sujets qui ne sont pas directement ceux de leur thèse. Le problème auquel nous sommes confrontés est l'incapacité à pouvoir proposer un protocole expérimental, d'entrer dans le format proposé par les médiatrices en charge du projet. Il existe pourtant, en sociologie, des outils de démonstration scientifique. L'équivalent du protocole expérimental pourrait être les méthodes d'observation, d'entretiens ou de questionnaires. La difficulté est que ces dispositifs entrent difficilement dans les formats plutôt courts (20 minutes, 1 heure, 2 heures) de médiation scientifique. Toutes ces méthodes nécessitent de comprendre le sujet d'enquête, de construire des outils (guides d'entretien, questionnaires...), de les éprouver puis de les analyser. La concurrence avec le protocole expérimental se situe donc principalement dans une dimension temporelle. Comme l'explique Aron et Ioannidou :

« L'expérience, au sens de la reproduction d'un phénomène physique, est à la fois attraction et démonstration. La réussite de l'expérience a valeur de preuve. On découvre ici les limites de l'exercice. Certains phénomènes ne sont pas reproductibles dans le cadre d'un exposé, trop dangereux, trop coûteux, trop long » (Aron et Ioannidou, 2017, p. 7).

L'expérience a un pouvoir instantané (ou presque) de vérification des hypothèses et de production de connaissances. Dans le cas du projet décrit ici, rien ne nous empêche en deux heures de faire réaliser un entretien à ces collégiens, mais isolé il ne prouvera pas grand-chose quel que soit le sujet choisi. La démarche de recherche en sociologie nécessite un temps long pour réussir à mettre en avant des résultats significatifs.

## **De la forme vers le fond, un pas de côté délicat**

Face à cette difficulté de montrer la recherche, de faire voir le travail de la sociologie, nous avons été tentés d'aller vers le fond, vers les résultats d'enquêtes réalisées. Dans le cas du projet en 5 séances, nous avons proposé à ces collégiens de discuter du sujet choisi pour le projet avec des sociologues spécialistes de la thématique.

Ce passage de la forme vers le fond est un pari. Il faut présenter des résultats, les discuter avec le public sans être en mesure de montrer le protocole de recherche qui y a conduit, empêchant de montrer ce qui est vu comme le travail du scientifique, à savoir le travail de vérification des hypothèses. Le risque dans ce genre de situations étant de transformer les sociologues en animateurs de débat ou en « experts » d'une question.

Avant notre arrivée, le service de médiation scientifique dans lequel nous avons travaillé proposait déjà des ateliers de sciences sociales. Par exemple, trois chercheuses en histoire et anthropologie animent un atelier intitulé « Autour du genre ». Dans ce cadre, les élèves sont invités à évoquer les stéréotypes de genre autour de jeux et de discussions, mais les chercheuses ne s'attardent pas sur les techniques et méthodes de dévoilement des rapports sociaux de genre.

Cette difficulté à montrer le travail de construction du fond est vecteur de confusion sur la valeur du discours sociologique. Ainsi, lors de la préparation d'un événement grand public, Juliette jeune docteure en sociologie vient de présenter les résultats de sa thèse portant sur les migrations en méditerranée. Elle est reprise par un organisateur qui s'inquiète du caractère « trop politique » du sujet. Dire que les connaissances sociologiques s'appuient sur « cinquante entretiens » ne suffit pas à dissiper la confusion entre discours scientifique et discours politique voire militant tant la démarche d'objectivation scientifique en sociologie reste obscure pour les profanes, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de recueil de données qualitatif.

Cette confusion tient à la substance particulière des questionnements sociologiques, explique Hughes :

« Le public a sa propre définition de tout problème de la vie sociale [...]. Rien n'est plus choquant que de voir ses problèmes favoris définis en termes objectifs et de manière comparative. [...] Peu de gens s'offusquent lorsqu'un physicien redéfinit un problème en des termes autres que ceux qu'utilise un mécanicien ou un fondeur [...]. Mais lorsqu'il s'agit de questions politiques, économiques et sociales, les publics profanes acceptent moins volontiers les définitions que donnent les spécialistes. Premièrement, les gens pensent savoir ce qui ne va pas dans l'État, l'économie ou la société. Deuxièmement, chacun a investi des intérêts dans ces questions, et les perçoit comme vitaux » (Hughes, 1996, p. 294-295).

Hughes ne traitait pas de la médiation scientifique, pourtant il pointe ce qui est problématique dans la rencontre entre le public et les résultats des travaux des sciences sociales. La nature des questions traitées par les sociologues, proche de la réalité des acteurs sociaux, met leurs résultats à hauteur de critiques du grand public. Les questions migratoires travaillées par Juliette cristallisent des opinions tranchées dans un débat public où se confondent arguments moraux, politiques et scientifiques.

De plus, les critiques du travail de Juliette révèlent un impensé, le travail scientifique d'objectivation devrait être neutre, c'est-à-dire ne pas être « politique » pour reprendre la crainte de cet organisateur, si tant est que cela puisse être possible. La neutralité des sociologues vis-à-vis de leur objet est un débat qui traverse la discipline depuis sa création (Durkheim, 1991 ; Weber, 1994). Le développement des enquêtes ethnographiques a fait émerger un ensemble de pratiques de réflexivité, clé de l'objectivation, pour les chercheurs nécessairement engagés vis-à-vis de leur objet d'étude (Naudier et Simonet, 2011).

L'impossibilité de présenter le processus de fabrication des connaissances sociologiques a pour conséquence que notre travail de médiation scientifique est jugé sur le fond de ce qui est présenté. Ainsi, lors de l'élaboration d'un atelier dans le cadre du programme « Chercheurs et chercheuses en classe », nous sommes contactés par la médiatrice pour « faire le point » sur la présentation. La consigne est claire, il ne faut pas parler de chômage et d'inégalités, cela pourrait provoquer du malaise chez les élèves. Dans cette situation, le fond est évalué en tant que forme. Les résultats de nos recherches, à même de heurter le jeune public, sont jugés comme négatifs et n'ayant pas leur place en situation de médiation scientifique, sans que soit examiné l'acte de médiation en tant que tel, autrement dit la manière dont nous allions les présenter.

### **Sortir de l'univers académique pour se confronter aux logiques extérieures**

Dans notre jeune carrière académique, les occasions de présentation de nos travaux ont été rares et la plupart du temps face à un public de pairs (ateliers doctoraux, séminaires...). La médiation scientifique nous a confronté à des modalités différentes de rencontre avec le public.

Tout d'abord la médiation scientifique insère les chercheurs dans une logique de clientèle. Les services de médiation scientifique sont autonomes dans les universités, ils doivent vendre un certain nombre de services pour continuer à exister. Même si les publics paient rarement (ces services sont rémunérés par les collectivités selon le nombre de prestations réalisées), leurs commandes d'ateliers est vitale. Cette logique les place dans la position du client, et le chercheur dans celle du prestataire de service. Elle engage alors les organisateurs des événements de médiation à prendre soin de leurs clients, à ne pas trop les bousculer. Dans le cas de la présentation de Juliette, le public n'est pas venu pour entendre des analyses qui pourraient le heurter sur les questions migratoires.

Pourtant, ces craintes sont toujours spéculatives, les organisateurs évaluent par avance ce qu'il leur paraît « sensible » dans la situation. Par exemple, lorsque l'un de nous présente sa thèse sur la division du travail à l'école maternelle à des classes de collégiens, il a été fait remarquer à plusieurs reprises, par des médiatrices, qu'il « fallait faire attention avec les profs qui seront là avec les élèves ». Les médiateurs craignaient qu'en décrivant la délégation du *sale boulot* (Hughes, 1996) aux ATSEM<sup>5</sup> par les enseignantes dans les écoles maternelles, les enseignants des collégiens venus pour un atelier puissent être vexés ou heurtés, par un mécanisme de solidarité corporatiste.

Ensuite nous avons été confrontés à une situation où l'acte de médiation reposait sur une commande programmatique et morale :

---

<sup>5</sup> Agent territorial spécialisé des écoles maternelles.



« À l'occasion d'une fête populaire itinérante, dédiée aux usages des outils numériques, les organisateurs du petit village de Loudibon, me contactent pour intervenir lors d'une conférence grand public. Ils insistent sur le fait que l'intervention doit porter sur les aspects négatifs, "aliénant" des outils numériques. Je me défends par la relative neutralité du sociologue et leur explique que le "bien" et le "mal" ne sont pas des grilles de lecture adéquates en sociologie, qu'il faut justement dépasser ce dilemme manichéen. Pour l'intervention, je leur propose de déconstruire tous les aspects désignés comme positifs et négatifs [...] » (Extrait retour d'expériences).

Dans la situation décrite ici, le sociologue est dans une position délicate. Le chercheur est instrumentalisé par les commanditaires de l'intervention. Le sociologue est vu comme un acteur en mesure de corriger des pratiques sociales que ces organisateurs jugent déviantes, à l'instar d'un travailleur social. De la sociologie au travail social, la confusion est aisée. Elle « se confond aux yeux du plus grand nombre avec l'étude des problèmes sociaux » et semble être trop souvent associée « aux diverses acceptions que revêt le mot "social " » (Coenen-Huther, 2012).

Dans ces deux exemples on peut mesurer l'étrangeté de la démarche de médiation scientifique pour des jeunes chercheurs. Négocier le contenu d'une présentation pour ne pas contrarier le public ou les organisateurs dans la prescription des pratiques numériques, nous confronte à chaque fois aux représentations de ce qu'est la démarche sociologique pour les professionnels et le public.

Ces inadéquations de forme avec le fond, de fond avec la forme, ces confrontations à des logiques qui nous étaient jusque-là étrangères, ont provoqué beaucoup de doute chez nous. Nous avons été amenés alors à nous remettre en question, notamment notre rapport à la scientificité, à la légitimité de la discipline sociologique et à notre positionnement en son sein.

### ***Dubito ergo scientificus sum : se nourrir du doute et faire acte de réflexivité***

Les inadéquations de fond et de forme vécues en médiation scientifique nous ont fait douter et remettre en question notre légitimité scientifique. Nous sommes convaincus d'être des scientifiques, néanmoins il est devenu clair que notre capacité à faire science, notre épistémologie, celle des sciences sociales, s'avère différente de celle des sciences expérimentales. Du doute à la réflexivité scientifique, il s'agit ici de mettre en exergue nos réactions en tant que sociologues face aux obstacles rencontrés en situation de médiation scientifique, dans le but de réfléchir à la place de la sociologie dans le champ scientifique et de nous positionner au sein de celui de notre discipline.

#### **Le doute des sociologues en situation de médiation scientifique**

L'expérience d'une année d'actions diverses a multiplié les occasions de sentiment de mise à l'écart du référentiel normatif de la médiation scientifique. À chaque nouveau projet,

chaque nouvelle manière de médiatiser la recherche, il a fallu s'adapter aux manières préexistantes de faire de la médiation.

Tout d'abord, Juliette, à la suite de son intervention, s'est vue invectivée par un étudiant en première année de médecine. « Vous n'avez fait que des entretiens », « vous n'avez pas parlé de l'explosion démographique » lui reproche-t-il, comme pour signifier un manque de données chiffrées, produites par des méthodes statistiques, mathématiques et donc scientifiques aux yeux de ce jeune étudiant. La sociologue confiera son malaise face à l'attaque proférée par le jeune étudiant, soulevant une nouvelle forme de doute éprouvé, non pas vis-à-vis de la scientificité de la sociologie, mais à propos du défaut de connaissances de ses pratiques de recherche. En effet, certaines ont pour but d'être représentatives de la population enquêtée, telles que les grandes enquêtes statistiques, cependant d'autres ont vocation à être exhaustives et non plus représentatives, à l'instar des démarches ethnographiques que pratiquent Juliette, armée d'une prudence méthodologique, assumant par ailleurs les contingences, les approximations et les incertitudes (Schwartz, 2014).

Il semble, ensuite, que les activités de médiation scientifique sont à même de renforcer le doute des jeunes chercheurs en sciences sociales que nous sommes, quand ils sont confrontés à des pairs issus de disciplines moins questionnés quant à la scientificité de leur démarche :

« Je participe à un projet sur plusieurs séances avec de jeunes collégiens. Avec moi, il y a trois autres doctorants, deux biologistes, un physicien. Lorsque le projet est discuté en amont, une des médiatrices évoque la possibilité de faire visiter nos laboratoires respectifs aux élèves pour qu'ils et elles nous voient en train de travailler dans notre environnement habituel. L'idée serait qu'ils et elles puissent nous observer faire des « manips », c'est-à-dire des opérations pratiques ayant trait à notre recherche en cours. J'alerte les médiatrices sur le fait que mon laboratoire est dans une autre ville à une cinquantaine de kilomètres au sud, les unités de mes collègues sont quant à elles implantées dans la même agglomération. La médiatrice me répond : "Ah mais toi c'est pas grave de toute façon il y a pas grand-chose à voir dans ton laboratoire..." » (Extrait de retour d'expériences).

Ici, le laboratoire est vu comme ne représentant pas assez le travail « scientifique », il n'y aurait rien à y voir. En effet, un laboratoire de sciences sociales est dépourvu de ce qui constitue dans l'imaginaire les attributs des scientifiques, qui leur confère leur légitimité, comme la blouse blanche, les microscopes, les éprouvettes ou les becs bunsens. La relégation du laboratoire de science sociale, entraîne celle du sociologue. Cette exclusion, fruit de l'annulation de la visite, aurait pu être évitée, par l'organisation de la visite d'un autre laboratoire, moins institutionnel, auquel est affilié le jeune chercheur, son terrain d'enquête. Néanmoins, la méconnaissance de la discipline, encore une fois, provoque chez le sociologue un sentiment de dévalorisation et d'illégitimité scientifique face à ses pairs. Ces confrontations avec le monde de la Culture scientifique ont deux conséquences sur les jeunes chercheurs que nous sommes. La première chronologiquement est celle du doute quant à la valeur scientifique de notre travail. Alors que nous nous sommes engagés depuis plusieurs années dans un processus de socialisation aux méthodes et aux manières de penser des sciences sociales, s'extraire de ce champ et se confronter à la médiation scientifique a bousculé nos certitudes quant à la scientificité de la discipline. Puisque nous ne rentrons pas dans les cases de la médiation scientifique, nous remettons en question notre place dans le champ scientifique. Notre réaction face au doute et à l'incertitude s'avère bien

plus réflexive puisqu'elle nous permet de mieux situer notre discipline dans l'espace des positions scientifiques.

### **Laisser place à la réflexivité**

Dépasser le sentiment d'illégitimité scientifique et se nourrir du doute pour laisser place à la réflexivité devient alors nécessaire. Dans quelles mesure les limites perçues par les sociologues en situation de médiation scientifique peuvent-elles mettre en lumière les débats portant sur les fondements épistémologiques de la discipline ? En quoi la remise en question, qui apparaît perpétuelle chez les sociologues, nous a permis de mieux comprendre notre discipline et de nous y positionner d'un point de vue scientifique ? Aujourd'hui, nous assumons d'autant plus notre condition de sociologue que nous sommes capables de définir notre part de scientificité et d'asseoir notre légitimité, en ayant éprouvé par une activité autre que la recherche des leçons d'épistémologie.

Le premier enseignement à tirer est issu des travaux de Pierre Bourdieu sur la position de la sociologie dans l'espace des disciplines (et plus particulièrement dans l'espace des disciplines scientifiques (Bourdieu, 2001)). La sociologie y est dominée de multiples manières au sein de la « hiérarchie des disciplines » (Bourdieu, 2019, p. 429). Sa place dans le champ universitaire est ambiguë, elle est à la fois « la moins littéraire des disciplines littéraires » et « la moins scientifique des disciplines scientifiques » (Bourdieu, 2019, p. 431). Par ailleurs, la sociologie d'enquête que nous pratiquons, outillée par des démarches ethnographiques, est-elle aussi dominée dans l'ordre de la discipline, par des sociologies plus quantitatives, davantage légitimées dans le champ scientifique, car soumises à la réfutabilité et à la reproductibilité des méthodes statistiques. L'enseignement suivant nous éclairera plus en détails sur cette question du lien entre sciences, méthodes et fondements épistémologiques.

Le deuxième enseignement nous vient de Jean-Claude Passeron qui, dans *Le raisonnement sociologique*, discute du régime épistémologique singulier de la discipline, en la situant dans le champ scientifique, à partir du « dilemme poppérien » (Passeron, 2006, p. 593). Il distingue les sciences poppériennes, fondées sur la reproductibilité des méthodes employées ainsi que sur la réfutabilité des résultats, des sciences non-poppériennes, telle que la sociologie, pour lesquelles il est impossible de reproduire les conditions exactes d'une recherche, la reproductibilité et la réfutabilité étant compromises par des objets d'études historiquement situés. La rigueur scientifique de la sociologie n'est en effet aucunement liée à ces caractéristiques-là, elle se concrétise par une attention portée à la contextualisation historique, la comparaison, la transposabilité à d'autres contextes et l'interprétation de données empiriques. D'une certaine manière, ces épreuves de la médiation scientifique ont joué sur les jeunes sociologues que nous sommes un effet de mise en pratique de l'épistémologie décrite par Jean-Claude Passeron, de mise en lumière des ruptures avec le monde des sciences expérimentales et poppériennes.

Le troisième enseignement, et non sans lien, relève du tâtonnement et de la réflexivité même des chercheurs vis-à-vis des rapports qu'ils entretiennent avec leurs objets d'étude et leurs terrains. Les enseignements d'Olivier Schwartz dévoilent, à ce propos, la part d'incertitude des démarches ethnographiques en sociologie, dont nous nous réclamons par ailleurs. Cette « ambivalence épistémologique » (Schwartz, 2014, p. 266), nous ayant

probablement porté défaut en situation de médiation, nécessite d'être acceptée par les sociologues mais aussi par les médiateurs scientifiques. Nous devons l'assumer tant sur le plan de nos recherches que sur le plan de nos actes de médiation. L'incertitude ne doit pas faire douter de la scientificité de la sociologie, bien au contraire, c'est la rigueur de la réflexivité, de la « conscience critique » (Schwartz, 2014, p. 284), qu'elle engendre chez les chercheurs qui témoigne de sa capacité à faire science et à produire des connaissances.

Se confronter à la médiation scientifique institutionnelle est donc un moyen de prendre conscience de la singularité épistémologique de la sociologie. Cette particularité étant invisibilisée, nous permet de mettre au jour l'épistémocentrisme (Bourdieu, 2019) du modèle de référence de la médiation scientifique. La sociologie, en tant que discipline, n'est pas exclue de la culture scientifique, mais quand il s'agit de la médiatiser, ce sont les présupposés des sciences expérimentales et poppériennes (expérience, neutralité, reproductibilité, etc.) qui prévalent dans l'élaboration des projets. Les fondements du raisonnement scientifique de la sociologie sont alors omis, certainement involontairement, par une grande partie des professionnels de la médiation scientifique. Ceci étant dit, tâchons maintenant d'être force de proposition face à des publics et à des médiateurs épistémocentrés, autrement dit de passer d'une réflexivité épistémologique à une réflexivité praxéologique, en proposant des pistes pour une médiation de la sociologie.

### **Pour une médiation sociologique**

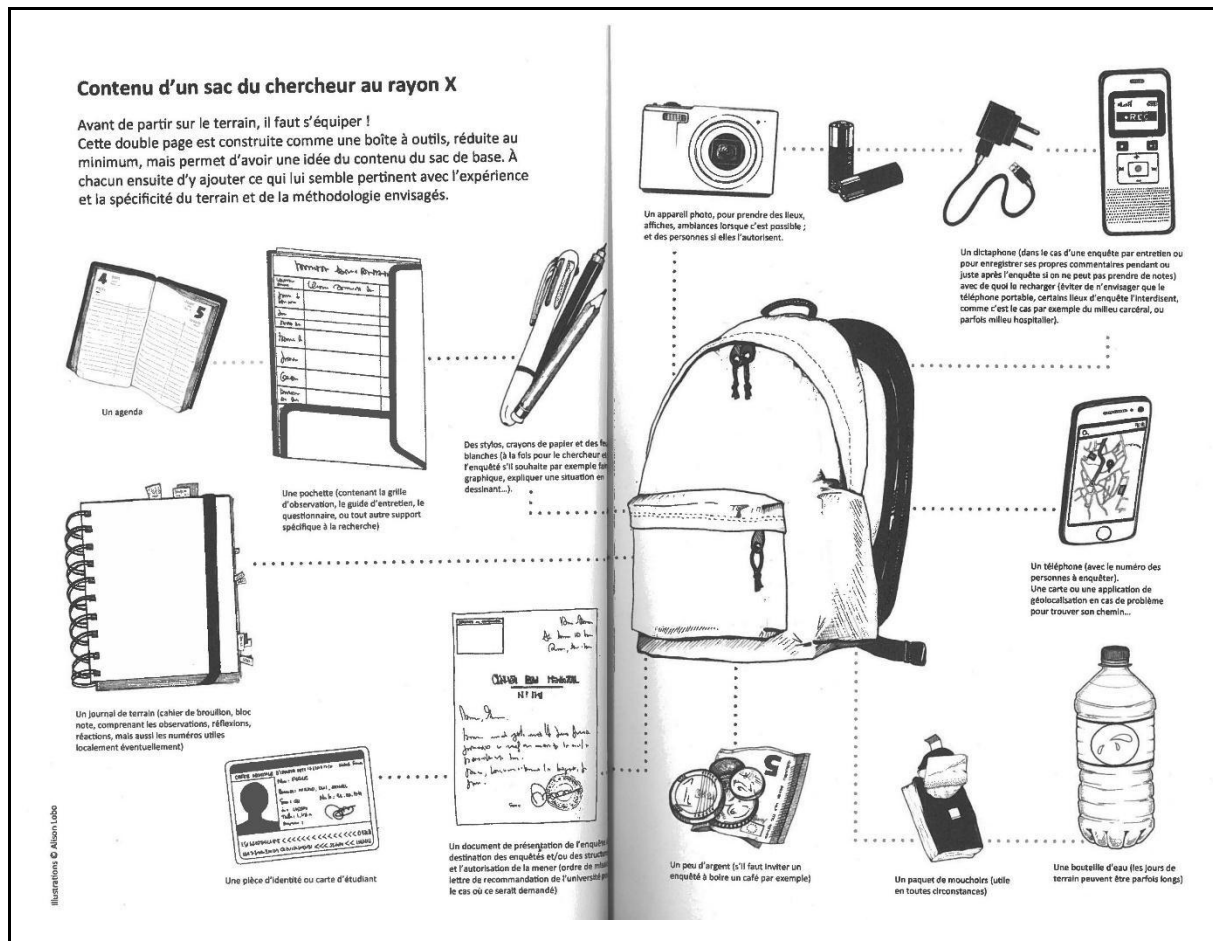
Nous ne croyons cependant pas que la médiation scientifique soit impossible pour les chercheurs en sciences sociales. Puisqu'il y existe une rupture dans la manière de faire de la science entre disciplines « poppériennes » et sciences sociales, il faut penser de manière différenciée la médiation scientifique, en inventant d'autres modèles à côté de celui des sciences expérimentales déjà installé. Les propositions qui suivent sont autant à destination de nos pairs tentés par les démarches de médiation scientifique que des professionnels du secteur.

Tout d'abord, la catégorie de « médiation scientifique » est peut-être à repenser car l'adjectif accolé au terme de « médiation » semble inadapté. Si le but est de valoriser, de vulgariser et de rendre accessible les recherches universitaires, qu'en est-il des disciplines qui ne se revendiquent pas comme des sciences, à l'instar des arts, de la littérature et des langues étrangères. De plus, l'adjectif « scientifique » évoque généralement pour le grand public davantage les sciences expérimentales que les sciences sociales. Parler de « médiation scientifique » contribue donc à invisibiliser les disciplines « non-expérimentales ». Une manière plus inclusive pourrait être de parler de « médiation universitaire » ou encore de « médiation de la recherche ».

Par ailleurs, il est nécessaire de pallier la difficulté à dévoiler le « protocole » de recherche en sciences sociales. Nous n'arriverons pas au niveau de révélation d'une expérience, qui permet en quelques instants de prouver si une chose est fausse ou vraie, si une hypothèse est infirmée ou validée. Néanmoins nous pouvons mettre la recherche empirique en actes, montrer ce que fait un chercheur en sciences sociales au quotidien. À plusieurs reprises, nous avons utilisé la technique du « sac à dos sociologique ». Nous nous sommes inspirés d'une proposition de l'ouvrage de Yaëlle Amsellem-Mainguy et Arthur Vuattoux, *Enquêter sur la jeunesse*, dans lequel il et elle détaillaient le contenu du sac à dos d'un sociologue

souhaitant conduire un terrain relatif aux questions juvéniles (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2018). Nous nous sommes réappropriés cette présentation pour en faire un outil de médiation, en posant la question « de quoi les sociologues ont-ils besoin pour faire une enquête ? ».

L'accès à des carnets de note, des comptes-rendus d'entretiens ou plus largement aux coulisses de la recherche permet à la fois de matérialiser ce qu'un chercheur fait au quotidien et de désacraliser la posture scientifique, de mettre au jour les ficelles du métier.



« Contenu d'un sac du chercheur au rayon X », extrait de : Yaëlle Amsellem-Mainguy et Arthur Vuattoux, *Enquêter sur la jeunesse : outils, pratiques d'enquête, analyses*, 2018.

De plus, si la capacité à mettre en lumière le « vrai », le « validé scientifiquement », dans le cadre de la médiation scientifique, est plus difficile pour les sociologues, il est tout de même possible d'évoquer les résultats de recherches sociologiques avec un public. Cela existe déjà depuis longtemps sous la forme de « café-philos », « ciné-débat » ou de rencontre avec des auteurs dans des librairies par exemple. Les sociologues sont alors là, soit pour présenter un ouvrage soit pour éclairer des débats au prisme de données récoltées sur le terrain. La collection *Sociorama* qui propose à de jeunes docteurs de collaborer avec des dessinateurs pour raconter en bande dessinée certains éléments clés de leur thèse, est un exemple de ce type de démarche.

Le temps nous semble être un élément-clé pour la réussite d'une démarche de médiation sociologique. Ainsi, lors d'un projet en trois séances de plusieurs heures avec des collégiens

et collégiennes, nous avons pu construire une grille, réaliser un entretien et commencé à discuter des résultats avec eux. La teneur de cette contribution peut laisser penser que la médiation sociologique seulement génératrice de doutes, mais elle est par bien des aspects stimulantes pour des jeunes chercheurs. Dans ce cas présentés, le temps laissé a permis à une esquisse de démarche d'enquête de se mettre, et de donner envie à des élèves de « faire du terrain ».

Par ailleurs, la jeunesse du public ne nous semble pas être une entrave, au contraire, la rencontre avec un sociologue peut parfois permettre de mettre des mots sur des expériences sociales invisibilisées jusque-là, notamment toutes les formes d'injustices ou d'inégalités de classe, de genre ou encore de race :

« 5<sup>e</sup> séance d'un projet avec des collégiens issu d'un collège classé REP+<sup>6</sup>. Deux groupes de 3 élèves sont avec moi pour faire "une petite recherche type TPE". Un des groupes fait une recherche sur les raisons qui poussent les filles à mieux réussir à l'école que les garçons. J'évoque les recherches de Marie Duru-Bellat sur la permissivité des enseignants envers les garçons. Une des élèves me dit "Ouais c'est vrai ça, Mr Lombard, le prof de techno, rien qu'on parle il nous met une heure de colle alors que les garçons ils font ce qu'ils veulent il s'en fout". Un peu plus tard nous évoquons les autres types d'inégalités, de classe puis raciales. Une des élèves dit : "Mais monsieur, les profs ils veulent jamais qu'on en parle ça, il faut pas dire qu'on est arabe, alors qu'on est tous soit arabes soit noirs dans le collège franchement, c'est pas normal qu'il y ait pas de blancs dans le collège" » (Extrait retour d'expériences).

Enfin, nous pensons que la médiation scientifique est un outil de réflexivité pour le chercheur sur sa recherche, il permet la rencontre avec un public dont la subjectivité questionne le contenu de la recherche. Ces moments de rencontre peuvent même servir de matériaux pour les recherches en cours, ou tout du moins mettre en évidence les représentations du public sur le sujet étudié. Il s'agit ici du privilège du sociologue sur le physicien.

## Conclusion

Nos épreuves de la médiation scientifique ont été révélatrices des tensions et des luttes qui animent la discipline sociologique. Le modèle de référence de la médiation scientifique a provoqué chez nous une remise en question permanente quant à la légitimité scientifique de la sociologie.

« En [imposant aux sciences de l'homme] une norme épistémologique irréaliste et inappropriée, on les décourage, on les dissuade de chercher à être, dans leur ordre, pleinement des sciences » (Grignon, 2008, p. 92).

Alors, si la sociologie souffre d'un sentiment d'illégitimité dans l'ordre des sciences, elle souffre de fait d'un sentiment d'illégitimité dans le champ de la médiation scientifique. Nous

---

<sup>6</sup> Réseau d'éducation prioritaire.

nous sommes toutefois nourris de ce doute pour faire acte de réflexivité, nous permettant alors de nous positionner au sein de la discipline et d'asseoir sa scientificité.

Ces pratiques de médiation scientifique constituent un travail de frontières, au sens de Gieryn. C'est-à-dire un travail rhétorique et pratique qui pour les jeunes chercheurs que nous sommes, consiste en une pénétration dans le territoire des sciences reconnues comme les plus représentatives de la démarche scientifique (Gieryn, 1983).

Il est finalement possible de répondre à la nécessité de vulgariser les sciences sociales (Le Marec, 2017). Pour cela, des pistes ont été proposées, en dedans et en dehors des cadres pré-établis de la médiation scientifique institutionnelle. Nous invitons dès lors à repenser les formats, à ne plus se calquer sur le modèle de l'expérience efficace pour certains, décrédibilisant pour ceux qui ne peuvent en produire, à ne plus brimer les contenus « sensibles » pour leurs effets négatifs sur les publics et assumer que nous ne vivons pas dans une société dénuée de conflictualités et d'inégalités. Il est à nous, sociologues, de rendre notre discipline pertinente (Becker, 2012), pertinente aux yeux de la médiation scientifique, pertinente aux yeux de la société.

## Références bibliographiques

- Amsellem-Mainguy Y., Vuattoux A., 2018, *Enquêter sur la jeunesse : outils, pratiques d'enquête, analyses*, Malakoff, Armand Colin.
- Aron A., Ioannidou E., 2017, « De la démonstration à l'exposé au Palais de la découverte », *La Lettre de l'OCIM. Musées, patrimoine et culture scientifiques et techniques*, 171, p. 15- 21.
- Aron R., 1986, *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, Paris, Gallimard.
- Becker H.S., 2012, « Rendre la sociologie pertinente pour la société », *SociologieS*, [<https://journals.openedition.org/sociologies/3961>]
- Bensaude-Vincent B., 1993, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIX<sup>e</sup> siècle », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, 11, 58, p. 47- 66.
- Boltanski L., Maldidier P., 1970, « Carrière scientifique, morale scientifique et vulgarisation », *Information sur les sciences sociales*, IX, 3, p. 99- 118.
- Bourdieu P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.
- Bourdieu P., 2019, *Sociologie générale - volume 1. Cours au Collège de France (1981-1983)*, Paris, Éditions Seuil, coll. « Points ».
- Bronner G., Géhin E., 2017, *Le danger sociologique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Coenen-Huther J., 2012, « La sociologie est-elle une science ? », *SociologieS*, [<https://journals.openedition.org/sociologies/4097>]
- Durkheim É., 1991, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France.
- Gieryn T., 1983, « Boundary-Work and the Demarcation of Science from Non-Science: Strains and Interests in Professional Ideologies of Scientists », *American Sociological Review*, 48, 6, p.781-795.

- Grignon C., 2008, « Place de la sociologie dans l'ordre des sciences », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, XLVI- 142, p. 91- 105.
- Hughes E.C., 1996, « Les sociologues et le public », dans Hughes E.C., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Hughes E.C., 1996, « Le travail et le soi », dans Hughes E.C., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Jeanneret Y., 1994, *Écrire la science*, Paris, Presses universitaires de France.
- Jurdant B., 2009, *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*, Paris, Éd. des Archives contemporaines.
- Le Marec J., 2017, « De la nécessité de vulgariser les sciences sociales », *The Conversation*, 1 mars.
- Naudier D., Simonet M., 2011, *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*, Paris, La Découverte.
- Passeron J.-C., 2006, *Le raisonnement sociologique : un espace non poppérien de l'argumentation*, Paris, Albin Michel.
- Raichvarg D., Jacques J., 2003, *Savants et ignorants : Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil.
- Rasse P., 2001, « La médiation scientifique et technique entre vulgarisation et espace public », *Quaderni*, 46, p. 73-93.
- Schwartz O., 2014, « L'empirisme irréductible », dans Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin.
- Soulé B., 2017, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, 27, 1, p. 127- 140.
- Weber M., 1994, *Le savant et le politique*, Paris, 10-18.